

Le rayon de la mort

Gwenaël Bulteau

Les garde-côtes avaient reçu un appel de pêcheurs opérant dans le golfe du Saint-Laurent. En remontant leurs filets, ils avaient trouvé un cadavre parmi les poissons. L'affaire tombait sous ma juridiction. Je me rendis à l'Institut médico-légal où le corps avait été transporté.

— Le cadavre est encore tout frais, m'annonça le légiste. Les pêcheurs l'ont retrouvé trois jours après sa mort, pas plus. Et le séjour dans l'eau a ralenti le processus de décomposition.

— De quoi est mort ce pauvre bougre ? Noyade ?

— Mmh... Ce serait trop simple, me répondit-il. Ses poumons sont remplis d'eau salée, certes, mais plusieurs organes ont éclaté, notamment les reins et le foie. Des dégâts similaires apparaissent au niveau des yeux, ou du moins ce qu'il en reste, et de l'appareil auditif.

— Qu'est-ce qui a pu le mettre dans cet état ?

— Les blessures ressemblent à celles d'un accident de plongée. Une dépressurisation brutale paraît la cause la plus probable.

Puis il esquissa un sourire perfide.

— Ah, si ! J'ai également pensé au rayon de la mort sur lequel ont travaillé les Soviétiques au bon vieux temps de la guerre froide. Mais à ma connaissance, le projet a été abandonné.

Difficile d'échapper à une loufoquerie de légiste. Je soupirai en guise de réponse.

— Bonne chance, ajouta-t-il en me tendant le rapport.

Le mort, dépourvu de papier d'identité, portait sur l'épaule un tatouage représentant un mammifère marin. L'absence d'aileron dorsal et les excroissances calleuses sur la tête

rappelaient une baleine noire. Je rentrai l'information dans la base de données, au cas où le bonhomme serait fiché et bingo ! La machine cracha l'identité d'un certain Paul Calor, un zoologue au passé tumultueux, ayant connu des ennuis avec la justice pour des dégradations liées à des manifestations en faveur de la planète. Il faisait toujours partie d'un groupe d'écologistes radicaux appelé *Aube verte*, plus ou moins sous surveillance des services de renseignements.

Le lendemain, je me rendis à son domicile, en bordure du golfe du Saint-Laurent. Une femme m'ouvrit au premier coup de sonnette.

— Vous venez pour le cambriolage ? me demanda-t-elle immédiatement.

— Madame Calor ?

Ce n'était pas elle, mais une employée de maison venue faire le ménage qui, en arrivant, s'était aperçue que la maison avait reçu une visite nocturne. Elle avait aussitôt appelé la police.

— Ils ont emporté les ordinateurs et mis un bazar pas possible.

Je secouai la tête et lui appris la véritable raison de ma venue. Elle s'effondra. Dieu merci, me dit-elle, ils n'avaient pas d'enfants. Le mari n'en voulait pas. Il aurait eu honte de leur laisser cette terre agonisante en héritage. Originaires de Floride et tous deux spécialistes des mammifères marins, ils s'étaient installés au Canada pour le travail.

— Où puis-je trouver madame Calor ?

— Ils sont partis en voyage pour s'offrir une seconde lune de miel. Mais où ? Mystère. Je n'étais pas dans la confidence.

Retrouver madame Calor devenait donc une priorité. J'interrogeai la femme de ménage à propos du cambriolage. Elle m'emmena dans le bureau délesté des ordinateurs. Les étagères étaient vides. Dans cet antre de scientifiques auraient dû se trouver des tas de dossiers. Cela ressemblait plus à une perquisition nocturne qu'à un cambriolage classique. J'avais sous les yeux le travail d'un professionnel.

La dernière opération bancaire des époux Calor remontait à quatre jour. Elle avait eu

lieu dans un port du golfe du Saint-Laurent, à proximité d'une ville accueillant le siège social d'*Aube verte*. Je m'y rendis sur le champ. Sauf que des locaux du groupuscule écologiste ne restaient que des décombres fumants. Une explosion avait retenti dans la nuit, déclenchant un incendie que les pompiers avaient mis plusieurs heures à éteindre. Deux victimes, prises au piège dans le bâtiment, étaient à déplorer.

— Quelle est la cause de l'incendie ? demandai-je au chef des pompiers.

— Nous avons retrouvé des traces de bombes artisanales fabriquées à base d'engrais, de clous et d'autres saloperies. C'était une vraie Sainte-Barbe, là-dedans. Les corps étaient criblés d'éclats. Les victimes devaient fabriquer ces engins lorsqu'ils leur ont pété entre les doigts.

Cela commençait à faire beaucoup. Un cambriolage et une explosion en lien avec mon cadavre. Quelqu'un avait décidé de faire un sacré ménage, aurait-on dit. J'observai les badauds. Les gens aiment contempler les désastres. Parmi eux, je repérai un vieux baba coiffé de dreadlocks. Visiblement, il avait du mal à encaisser le choc. Je me présentai à lui. Le gars se mit à transpirer intensément. À croire que j'avais touché juste.

— Vous connaissiez les résidents ?

— C'était mes meilleurs amis, me répondit-il, sous le choc. Ils sont morts tous les deux.

Je l'emmenai boire un café. Il avait l'air prêt à m'apprendre tout ce que j'avais besoin de savoir, notamment les noms des victimes supposées en attendant l'identification formelle des corps, ainsi que la philosophie d'*Aube verte*. S'ils étaient radicaux, ce n'était pas par plaisir mais parce que la situation l'exigeait. Ils apportaient une réponse à la mesure de la catastrophe à venir. Je le questionnai à propos du zoologue. Ce dernier faisait partie de leur groupe, reconnut-il. Quand je lui appris sa mort, le baba se décomposa.

— Lui aussi ? balbutia-t-il.

Il prit dix ans en un clin d'œil. Ses dreadlocks pendaient, pitoyables, le long de son visage. Il porta sa tasse à ses lèvres d'une main tremblante. La trouille le submergeait.

— Où est sa femme ? me demanda-t-il.

— Aucune idée. On m'a parlé d'une seconde lune de miel.

— Ah, oui. *La lune de miel*. Paul a été abattu ?

— Pas spécialement, dis-je en pensant au rayon soviétique. Pourquoi pensez-vous à une mort violente ?

Il regarda autour de lui d'un œil apeuré. Cet homme naviguait en plein syndrome paranoïaque. Mais il décida de me faire confiance.

— Paul et Marie avaient un projet d'envergure. Cela faisait un moment qu'ils rêvaient d'agir au nom des baleines noires. Ils voulaient en faire le symbole de notre lutte.

— Pourquoi ?

— Ils étudiaient ces mammifères, surveillant leurs migrations à l'aide de petites balises. Vous avez déjà vu des baleines noires ?

Je secouai la tête. Non. Et au fond de moi, je m'en fichai un peu. Les baleines vivaient de leur côté, moi du mien. Ma fille, en revanche, les adorait. Des posters de ces créatures ornaient les murs de sa chambre.

— Quand elles se lient d'amitié avec vous, elles suivent votre bateau, à leur manière paresseuse, sur le côté, bouche ouverte pour avaler des millions de minuscules crustacés. C'est un spectacle extraordinaire, mais de plus en plus rare. La population s'effondre. Moins de 400 spécimens sont recensés. Récemment, Paul et Marie en ont retrouvé un certain nombre, blessés ou désorientés.

— À cause de quoi ?

— De l'exploitation du pétrole.

— Il n'y a pas d'exploitation du pétrole dans le Saint-Laurent.

Il me regarda comme si j'étais débile.

— Vous voulez rire. La compagnie Wild Nature Petroleum vient d'obtenir un permis de prospection sismique. Vous savez ce que c'est ?

Je répondis par la négative.

— Oh, c'est bien simple. Un bateau muni de canons à air envoie dans les profondeurs des ondes sismiques qui rebondissent sur la croûte terrestre et sont enregistrées par des hydrophones, ce qui permet de tracer une carte géologique du sous-sol et de révéler dans quelles zones se trouvent les réserves de pétrole. Les dégâts sur la faune marine sont considérables. Le zoologue et sa femme voulaient s'introduire sur le navire sismique de la compagnie Wild Nature Petroleum.

— Pour quoi faire ?

— Ils projetaient de filmer les dégâts au plus près pour les diffuser sur le web et dénoncer ainsi la situation. Aux dernières nouvelles, ils s'étaient fait engager à bord sous une fausse identité. Ne me demandez pas comment ils ont réussi ce tour de force. Ils avaient appelé cette opération *Lune de miel*. Et maintenant, Paul est mort lui aussi. Et Marie a disparu.

Il était blême, transpirait à grosses gouttes. J'eus peur un instant qu'il s'écroule, victime d'une crise cardiaque, le nez sur la table. Mais il se ressaisit, prétendant tout ignorer de la présence d'engins explosifs dans les locaux d'*Aube verte*. Il parla de manipulation de barbouze. Une idée me traversa. Je me demandai si, au fond, le projet des zoologues aurait pu consister à endommager le bateau plutôt que de filmer les dégâts produits par les ondes sonores. Un beau sabotage en guise de lune de miel.

Le bateau de prospection sismique s'appelait *La Sirène*. Un nom prédestiné. Il tournait en permanence dans les eaux du golfe du Saint-Laurent. La houle était monstrueuse. On eût dit un jour de gros temps alors que le soleil brillait, radieux, dans un ciel vierge du moindre nuage. Un bruit de fond épouvantable, oppressant, faisait vibrer nos tempes, nos poumons et chaque atome de nos corps malgré le casque que nous portions sur nos oreilles. Si l'enfer était sonore, je crois bien que j'y étais arrivé. Un de mes adjoints me montra la traîne du bateau : dans un bouillonnement d'écume flottait une marée de poissons crevés. J'avertis le bateau de l'atterrissage imminent de notre hélicoptère et aussitôt, les airguns se turent, tandis que le bourdonnement insupportable

dans nos poitrines s'atténuait. Le pilote effectua sa manœuvre alors que la mer retrouvait une forme de sérénité morbide avec les cadavres de poissons flottant à la surface.

Le capitaine du bateau m'accueillit par une grosse poignée de main de marin et m'invita à discuter dans sa cabine insonorisée. Il avait l'air pressé. Une campagne de prospection sismique coûtait très cher, plusieurs centaines de milliers de dollar par jour. Il me montra les documents en sa possession. L'Office national de l'énergie avait émis tous les permis d'exploitation. Pour être franc, je n'en avais aucun doute.

— Je cherche un membre de votre équipage.

— Lequel ?

— Une femme.

— Pour quelle raison ?

— Pour des raisons liées à une enquête de police.

Il ne me fit pas le coup du Capitaine, seul maître à bord après Dieu mais appela le responsable de la sécurité du bateau qui ressemblait à un ancien marine. Il avait la tête de l'emploi, une tête à faire sauter un local d'écologistes azimutés. Cinq femmes composaient l'équipage, sur quatre-vingt membres. L'homme les fit venir tout de suite. Je reconnus l'épouse du zoologue. Elle avait changé de coupe et s'était teint les cheveux, mais c'était bien elle. Je la désignai.

— Je dois lui parler.

Le capitaine hocha la tête. Le responsable de la sécurité posa ses yeux sur la femme et ses yeux s'écarquillèrent. Lui aussi l'avait reconnue. Alors que nous nous installions dans une cabine attenante, les canons sismiques se remirent à tirer. Même si les cloisons étaient lourdement insonorisées, les vibrations résonnaient à l'intérieur de nos corps. Le bateau tanguait lourdement, comme sur une mer démontée. C'était à devenir fou. La femme était livide. Émanait d'elle une colère sourde mêlée de désespoir. J'allai droit au but.

— Vous vous appelez Marie Calor. J'ai le regret de vous annoncer que nous avons retrouvé le corps de votre époux.

Elle baissa les yeux. Sans pleurer. Elle savait déjà.

— Vous avez embarqué tous les deux sur ce bateau. Pour votre *Lune de miel*. Que s'est-il passé ?

Elle hésita un court instant avant de me répondre :

— Notre objectif était de mener une enquête anonyme. L'exploration sismique est désastreuse pour l'océan. Elle tue ou provoque des séquelles irrémédiables sur des millions d'animaux, dont des races protégées. Des rapports scientifiques le démontrent mais n'ont que peu d'effets sur le grand public. Rien ne vaut des images du désastre. C'est ce que Paul et moi voulions faire. Mais les choses ont mal tourné. Des marins ont surpris Paul alors qu'il filmait les flûtes - ce sont les longs câbles munis de capteurs - à l'arrière du bateau. Ils ont averti l'homme qui nous a menés ici. Ce dernier l'a interrogé. Je ne pensais pas qu'il le tuerait.

— Pardon ?

— Le responsable de la sécurité de la Sirène a exécuté mon mari.

— Avez-vous été témoin de ces événements ?

— Ils l'ont jeté à l'eau avec un filin et un gilet de sauvetage dans la zone de tir des airguns - oh mon Dieu, tous ces hommes sur le bastingage regardant Paul, on aurait dit des bêtes sauvages. Je crois qu'il est mort dès le premier tir. Tout a explosé à l'intérieur de son corps. Quand ils l'ont remonté, il saignait par tous les orifices. Ils ont fait rentrer les marins dans leurs cabines. Ensuite, ils ont dû se débarrasser de son corps.

Le légiste n'était pas loin du compte avec son rayon de la mort. Il s'agissait en réalité du souffle des airguns.

— Vous avez réussi à donner le change, à faire votre travail comme si de rien n'était ?

— J'ai la preuve, me dit-elle en me montrant son téléphone. J'ai filmé la scène. Il reste une chance de faire éclater la vérité.

— Vous n'avez pas appelé à l'aide ?

— Le bateau possède des brouilleurs. Communiquer avec le reste du monde est

impossible.

— Montrez-moi le film.

Elle me tendit le téléphone. L'image tremblait. Mais la preuve était suffisante pour déclencher un scandale international : Paul Calor en piteux état, un gilet de sauvetage autour du cou. La condamnation à mort rappelait celle des pirates d'autrefois. À la différence que tous les hommes d'équipage portaient un casque antibruit sur les oreilles.

— C'est la seule preuve que vous avez ?

Elle hocha la tête. Alors, je fis une manipulation rapide sur son téléphone.

— Qu'est-ce que vous venez de faire ? cria-t-elle. Vous avez effacé le film !

— Je suis désolé, dis-je en me levant et en me dirigeant vers la porte.

Elle criait, m'insultait. Dehors m'attendait le responsable de la sécurité.

— Alors ?

— C'est réglé. Plus de preuve. Plus de témoin gênant à part elle. Il n'y a plus qu'à la faire disparaître. Je vous conseille de la lester avant de l'envoyer par le fond cette fois-ci.

Wild Nature Petroleum me payait très cher pour ce que je venais de faire. Dès qu'ils avaient eu vent de l'affaire à bord de la Sirène, ils m'avaient prévenu. Une fois le corps identifié, il fallait que j'agisse, vite. Il me restait encore quelques traces à effacer pour que le job soit bien fait. Le cambriolage m'avait permis de subtiliser des preuves. L'explosion des locaux d'*Aube verte* également. Le baba pourrait se faire renverser par une automobile qui prendrait la fuite. Bien sûr que c'est absolument immoral. Mais le profit des industries pétrolières se compte en milliards de dollars. Quand cette firme m'a proposé de travailler pour elle, je n'allais pas laisser passer ma chance. L'exploration sismique n'est qu'un prélude à l'exploitation pétrolière dont les niveaux de risques sont encore plus élevés, tout le monde le sait, mais peu importe. Le pétrole crée des milliers d'emploi, il renforce notre souveraineté nationale et il faudrait qu'on se prive de cette manne ? La faune marine n'est que peu de choses à côté de beaux billets bien neufs et craquants. Bien sûr ma fille ne

connaîtra pas les baleines noires, ni les bélugas, ni les rorquals bleus, ni les tortues luth, ni les crabes des neiges, ni des dizaines d'autres espèces dont j'ignore le nom. Les touristes fuiront le pays. Les pêcheurs ne pourront plus vivre de leur métier. Toute la région aura perdu ce qui faisait son âme. Mais le marché vaut le coup puisque nous aurons du pétrole.